



OLIVIER CHALINE

# L'année des quatre dauphins

*Au fil de l'histoire*

---

Flammarion

Extrait de la publication





# L'année des quatre dauphins



Dans la même collection

- Ken Alder, *Mesurer le monde*.  
Götz Aly, *Comment Hitler a acheté les Allemands*.  
Alessandro Barbero, *Waterloo*.  
Alessandro Barbero, *Le Jour des barbares. Andrinople, 9 août 378*.  
Jean-Paul Bertaud, *Les Royalistes et Napoléon*.  
Olivier Chaline, *Le Règne de Louis XIV*.  
Richard Evans, *Le Troisième Reich* (3 volumes).  
Robert Gellately, *Les Entretiens de Nuremberg*.  
Victor Davis Hanson, *La Guerre du Péloponnèse*.  
Gilles Havard et Cécile Vidal, *Histoire de l'Amérique française*.  
François Hildesheimer, *La Double Mort du roi Louis XIII*.  
Julian Jackson, *La France sous l'Occupation, 1940-1944*.  
Annie Jourdan, *La Révolution, une exception française ?*  
Ian Kershaw, *Le Mythe Hitler. Image et réalité sous le III<sup>e</sup> Reich*.  
Ian Kershaw, *La Chance du diable. Le récit de l'opération Walkyrie*.  
Daniel Lefeuvre, *Pour en finir avec la repentance coloniale*.  
Jean-Pierre Moisset, *Histoire du catholicisme*.  
Paul Payan, *Entre Rome et Avignon. Une histoire du Grand Schisme*.  
Frédéric Rouvillois, *Histoire de la politesse*.  
Frédéric Rouvillois, *Histoire du snobisme*.

Olivier Chaline

L'année  
des quatre dauphins

Flammarion

© Éditions Flammarion, Paris, 2009.  
ISBN : 978-2-0812-2451-3

Pourquoi, pour exercer un si cruel office,  
Fais-tu d'un si beau sang un si grand sacrifice,  
Et, par un sort terrible autant qu'il est nouveau,  
Mets-tu quatre dauphins dans le même tombeau ?

*Le Triomphe des Parques ou l'Empire de la mort  
sur le tombeau des princes, 1712.*

En un an de temps, il y eut quatre dauphins en France ; et Louis XIV, surnommé le Grand, a eu la douleur de voir mourir en un an son fils, son petit-fils et son arrière-petit-fils, de sorte que, de quelque côté qu'on puisse regarder la France, le doigt de Dieu est sur elle.

Alexandre Dubois, curé de Rumégies.



## Prologue

En ce printemps 1711, le royaume de France fête Pâques. À Versailles, les dévotions de la semaine sainte ont pris un relief tout particulier car, pour la première fois, la liturgie s'est déployée dans un cadre vraiment digne de Dieu et du roi : la nouvelle chapelle du château. L'ancienne, plus modeste, a encore abrité l'adoration de la croix, le dimanche des Rameaux. Mais, désormais, il y a pour accueillir les cérémonies de l'Église le lumineux vaisseau édifié par Jules Hardouin-Mansart. Le dimanche de Pâques, 5 avril, Couperin tenant les orgues, Louis XIV et tous les siens y ont fêté avec la cour la résurrection du Christ d'entre les morts. Pour cette messe chantée, le roi est descendu de sa tribune et a pris place au milieu du chœur, parmi les stalles, face à l'autel. Les yeux des courtisans ne quittent pas leur maître, qui regarde le célébrant.

Voilà soixante-huit ans que Louis XIV règne sur la France. À soixante-treize ans, il est le doyen des monarques européens, à qui il inspire une forme de respect qui tient, selon les cas, à son âge exceptionnel pour l'époque, à sa magnanimité, que d'aucuns nomment

son orgueil, à l'éclat de sa cour, à la puissance de son État ou à l'autorité qu'il exerce sur lui. Plus qu'aucun autre des princes du temps, il incarne la souveraineté. Même les défaites subies depuis 1704 par ses armées ne suffisent pas à ruiner cette image que confortent à leur manière ses adversaires les plus acharnés. La maladie a pu l'atteindre, elle ne l'a jamais brisé, tandis que la mort semble se détourner de lui.

La vieillesse de Louis XIV ne laisse pas d'être imposante. Du monarque se dégage une majesté indiscutable, dont l'assurance et la politesse cachent les mystères de l'État. Le portrait de cire réalisé quelques années auparavant par Antoine Benoist, avec la permission royale, demeure le plus extraordinaire témoignage de cette saisissante présence qui ne cherche aucunement à dissimuler la vieillesse. Elle est là, dans les rides au coin des yeux et dans le rictus de la bouche. Les traits du visage sont durs, soulignés avec sécheresse par l'âge et la fierté, manifestant aussi l'autorité dans ce qu'elle a de plus naturel et de moins composé. Il est le roi, né pour l'être et pour devenir père, grand-père et arrière-grand-père de rois.

Louis XIV est très fier de sa famille, dont il est le patriarche respecté : il règne sur plusieurs générations, ce qui apparaît comme une évidente marque de la bénédiction divine sur les « fils de Saint Louis ». C'en est une autre que, grâce à sa fécondité, sa maison soit en position de détenir les deux plus prestigieuses couronnes d'Europe, celle de France et celle d'Espagne. En novembre 1700, Louis XIV a accepté l'héritage du défunt Charles II pour son deuxième petit-fils, le duc d'Anjou : celui-ci règne à présent en Espagne sous le nom de Philippe V. Diminué et sans postérité,



Charles II a préféré léguer toutes ses possessions répandues à travers l'Europe et le monde au petit-fils de son ennemi et beau-frère Louis XIV, seul capable à ses yeux d'éviter le démembrement du patrimoine de la branche aînée de la maison d'Autriche. Contrairement aux Habsbourgs, guettés par l'extinction, et aux Stuarts, à l'avenir incertain, les Bourbons manifestent une profonde vitalité. Quiconque a feuilleté les gravures figurant dans l'*Almanach de France* depuis les années 1680 ou a contemplé la famille de Louis XIV se rendant à la Chapelle royale derrière son chef, en ce mois d'avril 1711, le sait pertinemment.

Derrière lui, il y a son fils, le Grand Dauphin, qu'on a pris l'habitude, contraire à la tradition, d'appeler Monseigneur. C'est un gros homme mal connu, dont l'existence semble éclipsée par la formidable présence paternelle. Mais est-il si dépourvu de personnalité qu'on l'a prétendu ? Le dauphin peu doué pour les études que Bossuet et le duc de Montausier tâchaient d'instruire tant bien que mal est devenu un joyeux compagnon qui raffole du théâtre et des mascarades, un mécène averti qui protège Bérain, Boulle et Coyvel, un collectionneur infatigable qui sait surprendre jusqu'à son père par le goût qu'il témoigne en rassemblant dans son somptueux appartement privé tableaux, porcelaines et gemmes. Il s'est bien comporté à la guerre lors du conflit précédent et a su se faire aimer du soldat. C'est aussi un chasseur infatigable qui traque le loup avec une énergie et une résistance stupéfiantes.

Certes, il n'est guère facile d'être le fils d'un tel père ; Monseigneur voue pourtant au roi une admiration sans bornes. N'en déplaise à Saint-Simon, une affection réelle existe entre eux. Louis XIV a fait entrer son fils

dans les Conseils au cours des années 1680, lui permettant d'opiner en 1688. Discret, Monseigneur a su se faire entendre dans des moments où le sort de la monarchie et de la dynastie a paru en balance : en 1700, en faveur de l'acceptation du testament de Charles II d'Espagne pour son deuxième fils, le duc d'Anjou, devenu Philippe V ; puis en 1709, quand, le temps des défaites étant survenu dans la guerre de Succession d'Espagne, il obtient de Louis XIV, pourtant résigné à l'abandon de Philippe V, le maintien temporaire de quelques troupes dans la péninsule Ibérique, sursis salvateur qui sauva le trône du Bourbon d'Espagne.

Si les historiens ont tant insisté sur l'éloignement du roi de Paris, c'est tout simplement parce qu'ils ont oublié que la capitale est devenue la scène sur laquelle Monseigneur a trouvé un espace à sa mesure. On ne voit plus Louis XIV à Paris, mais on y croise souvent son fils, qui y jouit d'une remarquable popularité, poussée jusqu'à l'attachement le plus vif chez les dames de la Halle. De son père, il a la courtoisie sans le côté intimidant. Et comme son père, une fois devenu veuf, en 1690, il s'est vraisemblablement remarié secrètement avec une femme à son goût, d'une naissance très inférieure à la sienne : depuis lors, Mlle de Choin est l'officiante maîtresse de maison du double château de Meudon, devenu la résidence ordinaire de Monseigneur.

Près du Grand Dauphin se tient l'aîné de ses trois fils, le jeune duc de Bourgogne, bien convaincu de sa dignité mais aussi des charges écrasantes qu'elle risque de lui valoir un jour. Son visage offre une saisissante apparence de fragilité. On y retrouve bien des traits de son grand-père mais adoucis, comme nimbés d'une délicate clarté intérieure qui rend le regard si émouvant.

Est-ce parce que nous savons que lui aussi sera emporté avant même d'avoir régné ? N'est-ce pas plutôt la manifestation d'une personnalité attachante dont Fénelon et le duc de Beauvillier, qui ont veillé sur son éducation, ont su reconnaître les qualités ? Suscitant une totale confiance, le prélat et le courtisan sont parvenus à vaincre l'orgueil – coriace – du petit-fils de Louis XIV et à faire de lui un prince qui attire déjà espérances et sympathies. Le duc de Bourgogne semble destiné par la providence à hériter, le moment venu, du plus puissant des royaumes tout en le gouvernant d'une manière sage, accordée aux vertus qu'on pressent en lui. Là encore, les liens sont forts entre le roi et son petit-fils, plus visibles sans doute qu'entre Louis et le Grand Dauphin.

En 1697, à ce jeune homme dévot et animé d'un extrême désir de bien faire, Louis XIV a donné pour épouse une princesse de Savoie, Marie-Adélaïde. Difficile d'imaginer deux caractères plus dissemblables : lui sérieux et appliqué, presque triste, elle charmante, vive et avisée, capable de séduire le roi et Mme de Maintenon, entraînant la cour dans un tourbillon de réjouissances ; lui adorant sa femme, elle plus lente à s'attacher à lui. L'entente s'est faite malgré tout. Les époux Bourgogne figurent l'avenir lointain de la monarchie, portant de ce fait les attentes de renouveau de ceux qui ne se satisfont pas du mode de gouvernement du grand-père.

Les naissances et aussi les épreuves affrontées en commun ont soudé le mari et la femme. En 1708, la défaite d'Audenarde, infligée par le prince Eugène de Savoie et le duc de Marlborough au duc de Bourgogne et au maréchal de Vendôme, qui ne se supportaient guère, a déclenché une vive polémique et une cabale à la cour. Mais on a vu la duchesse déployer une ténacité et un

sens politique insoupçonnés pour venir à bout des détracteurs de son mari. Chose inouïe, le roi lui a laissé l'entier gouvernement de sa Maison avec, en plus, la libre disposition des charges qui y seraient vacantes, répliquant à ceux qui s'en étonnaient « qu'elle serait capable de choses plus difficiles et plus importantes ». Le roi étant veuf et Mme de Maintenon une épouse officieuse, Monseigneur se trouvant peu ou prou dans la même situation que son père, la duchesse de Bourgogne est devenue la reine de cette cour déséquilibrée. Elle habite, du reste, dans les appartements qui ont été jadis ceux de Marie-Thérèse, la défunte épouse de Louis XIV.

Un tableau de Largillière, conservé à la Wallace Collection, à Londres, montre le roi entouré de son fils, de l'aîné de ses petits-fils et de celui de ses arrière-petits-fils. Celui-ci est un petit garçon encore assez jeune pour porter une robe et être tenu en lisière par la gouvernante des Enfants de France, la duchesse de Ventadour. C'est le duc de Bretagne, né le 8 janvier 1707 et devenu, en raison de la mort de son frère aîné, le 13 avril 1705, un possible dauphin. Son visage d'enfant ne doit pas faire négliger une conscience déjà très vive de ce qu'il est. Sa mère fait-elle donner un spectacle de marionnettes pour le distraire ? Il est assis dans un fauteuil, seul, en avant. Il a trois ans lorsque la cour, en février 1710, se presse autour du berceau de son frère, le duc d'Anjou, et il en manifeste un vif déplaisir.

Il est sans exemple dans la monarchie française qu'un roi connaisse ses arrière-petits-fils. La naissance du premier petit-fils de Louis, le duc de Bourgogne, en 1682, a déjà paru un prodige et suscité des manifestations d'une joie délirante çà et là à travers le royaume. Les

arrière-petits-fils sont nés en pleine guerre. Pourtant à l'été 1704, pour le premier duc de Bretagne, la liesse est encore considérable et l'annonce du désastre de Blenheim n'en vient pas à bout, bien au contraire. Mais le petit duc meurt le 13 avril suivant. Lorsque, le 8 janvier 1707, son frère naît, il reçoit le même titre du roi ; mais Louis refuse toute réjouissance publique, les temps étant trop durs. En février 1710, la naissance de son troisième arrière-petit-fils est saluée cette fois par des réjouissances publiques que le roi ne décommande pas. Leur mère, la duchesse de Bourgogne, parachève ainsi une popularité qui était déjà fort grande.

Cette abondante postérité met, selon toute vraisemblance, le royaume à l'abri des contestations successorales et paraît devoir écarter la possibilité même d'une régence ; et il ne s'agit là que des enfants légitimes. Dans une France en pleine Réforme catholique, le roi très chrétien avait donné à ses sujets le spectacle, souvent jugé scandaleux, de l'adultère le plus manifeste. De ses amours avec Mlle de La Vallière, puis avec Mme de Montespan, sont nés plusieurs enfants qu'il a non seulement fait élever mais légitimer, d'abord sans indication du nom de leur mère, puis d'une manière aussi ostensible que l'avait été la grossesse de la maîtresse en titre. Époux infidèle mais père attentionné, Louis XIV a donné une place éminente à ses bâtards légitimés, un rang dans sa cour et dans l'État. Il eût pu se contenter de leur donner un titre, comme le faisait Charles II d'Angleterre avec son abondante postérité illégitime. Il est allé beaucoup plus loin en mêlant ses diverses familles, la légitime et les parallèles, lorsqu'il admit que les princes légitimés pouvaient convoler, eux aussi. Non seulement le Grand Dauphin connaît et fréquente ses

frères et sœurs adultérins, mais ceux-ci ont été mariés dans les différentes branches de la maison de Bourbon, ce qui ne s'était jamais vu. À l'indignation des uns devant ce révoltant mélange des conditions répond l'empressement des autres, ainsi le Grand Condé, fort désireux de plaire au roi et prêt à solliciter une alliance avec ses bâtards légitimés. Tout en revenant, grâce à Mme de Maintenon, à la fidélité conjugale et à une religion vécue sans porte-à-faux, Louis XIV s'est montré plus que jamais attaché aux enfants nés de ses favorites successives. Celle qui l'a ramené à une vie réglée n'est-elle pas celle-là même qui a élevé avec dévouement et compétence les fils nés du double adultère du roi et de Mme de Montespan ?

Tout ce petit monde coexiste plus ou moins bien, craignant le roi ou abusant de son affection, évitant Mme de Maintenon ou recherchant sa faveur. L'entourage familial de Louis XIV est fait d'une série de paradoxes : une épouse très appréciée mais à qui ce statut est dénié par sa naissance si inférieure, un mariage secret qui est respecté comme ne l'avait pas été le premier et seul officiel, des bâtards légitimés plus doués que le dauphin mais de qui on ne saurait attendre le même destin. Depuis les toutes dernières années du XVII<sup>e</sup> siècle, dans cet environnement qui n'est pas toujours paisible se distinguent le duc et la duchesse de Bourgogne. Sans doute ne sont-ils pas appelés à régner avant fort longtemps, mais sur ces deux personnalités si différentes et pleines de charme, chacune à sa façon, se concentrent désormais l'affection du vieux roi et les talents d'éducatrice de Mme de Maintenon. Il semble, un temps, que ce couple princier fasse toute chose nouvelle à la cour de

France, rajeunisse un monde facilement blasé ou corrompu, soulève chez le roi et son épouse secrète la conviction de laisser un jour à la France des souverains en qui ils auraient mis le meilleur d'eux-mêmes.

Onze mois suffiront à ruiner tant d'espérances et à proclamer que la solidité dynastique n'était qu'apparente. Pressée, la mort frappe les Bourbons à coups redoublés. Peu après Pâques, le 14 avril 1711, la petite vérole emporte Monseigneur. Sa disparition fait de son fils aîné, le duc de Bourgogne, le nouveau dauphin. Plus que jamais l'avenir de la France semble porté par le duc et son épouse. Mais la duchesse de Bourgogne succombe à son tour, des fièvres, le 12 février 1712. Son époux, qui l'a veillée autant qu'il a pu, meurt quelques jours plus tard, le 18 février. Dans l'horreur de cette double mort, leur fils aîné, le très jeune mais déjà impérial duc de Bretagne, devient dauphin. Pour trois semaines seulement. La mort l'emporte le 9 mars, et il s'en faut de peu qu'elle ravisse aussi son cadet, le petit duc d'Anjou, lequel lui est disputé victorieusement par les femmes qui en ont la garde.

D'une fête de Pâques à l'autre, du 5 avril 1711 au 27 mars 1712, en une année à peine, la France a connu quatre dauphins. Les contemporains en furent frappés de stupeur et d'effroi. La belle-sœur du roi, qu'on appelait Madame, pouvait écrire à sa tante, la duchesse de Hanovre, le 13 mars 1712, à propos de ces dauphins : « Chose horrible, nous en avons perdu trois en onze mois, un de quarante-neuf ans, un de vingt-six, et un de cinq. Je ne crois pas qu'on trouve un autre exemple d'un fait pareil dans l'histoire. » Dans sa paroisse du



Hainaut, le curé de Rumégies voit le doigt de Dieu sur la France, et il n'est sans doute pas le seul.

Une telle succession de décès n'a pas manqué de frapper les historiens. Pourtant si tous l'évoquent, parmi les nombreux malheurs de la fin du règne, avec la guerre que le roi a trop aimée, les épidémies, les famines et la misère dont il passe pour ne s'être guère soucié, personne ne semble s'être attaché à faire revivre cette année des quatre dauphins, ces quelques mois qui voient Louis XIV meurtri si intimement, et à plusieurs reprises encore. Le monarque est, pour l'époque, un grand vieillard, qui a à ses côtés une femme de deux ans son aînée. Le métier de roi est plus que jamais le sens même de sa vie ; c'est en l'exerçant dans sa plénitude qu'il affronte revers militaires et deuils familiaux. Il le fait avec une profonde dignité, fragile et humaine, loin de l'orgueil qu'on lui attribuerait si aisément. Le Louis XIV de l'année des quatre dauphins n'est plus le quadragénaire impérieux et inquiet des années 1680, qui a suscité l'admiration de tant de ses sujets. Et si le plus grand Louis XIV était précisément celui de l'extrême vieillesse, que seuls ses proches ont connu ?

L'année des quatre dauphins fut celle d'un épouvantable ébranlement de la maison de Bourbon. En un an, elle parut près de crouler complètement. Ses princes n'étaient plus que les vassaux de la mort, saisis par la maladie, placés devant leur fin, bientôt objets du deuil de cour. Dans pareille ténèbre, Louis l'humilié assiste à l'agonie des siens, n'a plus qu'à se soumettre à l'écrasante volonté divine, mais jamais il ne rompt. Pour la France, il faut s'adapter à des lendemains qui ne sont plus et en envisager d'autres. La famille royale est travaillée par ses discordes et ses appétits, la cour bruit des

ambitions défaites et de secrètes joies, tandis que l'État sort affaibli de ces morts si nombreuses qui, depuis le grand hiver de 1709, l'un des plus froids du siècle, ont frappé les humbles puis les princes.

Après tant de deuils si rapprochés qu'ils semblèrent tarir les larmes, à force de tristesse et de douleur, il ne demeura plus de cette famille si nombreuse qu'un arrière-grand-père éprouvé et un tout jeune enfant, à peine sauvé du tombeau – qui un jour régnerait sous le nom de Louis XV. Soixante-douze ans les séparaient ; une profonde tendresse pleine de retenue et une double fragilité les réunissaient pour accueillir, dans un temps que le vieillard savait compté, les surprises d'un présent si improbable.

Composition et mise en pages



N° d'édition : L.01EHBN000276.N001  
Dépôt légal : octobre 2009